

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus
Le téléphone national «La Coopera-
» n. 242

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Monter	Campagne
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.50 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.50 »	
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
» ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partiront du 1er, e du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

Exportation d'armes

ET MUNITIONS DE GUERRE

Le «Journal Officiel» a publié, dans son numéro du 4 juillet, un Décret abrogeant expressément les dispositions édictées, le 21 Avril 1895, en vue de prévenir l'exportation de France des armes et munitions de guerre pouvant servir aux troupes hovas.

Cette mesure a été prise en vue de bien établir aux yeux des négociants étrangers que leurs achats en France d'armes et munitions de guerre ne sont plus entravés par les formalités que les circonstances avaient contraintes d'établir à titre temporaire.

Nous appelons l'attention des intéressés sur cette situation nouvelle pour éviter certains malentendus qui se sont produits même dans ces derniers temps et faire ressortir bien nettement que la sortie des armes et munitions de guerre est désormais autorisée en France dans les conditions prévues par la loi du 14 Août 1895.

PAS TROP N'EN FAUT

S'il y a une politique nationale tirailée entre des influences contraires, c'est bien celle de l'Italie.

L'état d'esprit dans lequel sont, depuis une quinzaine d'années, les hommes politiques qui la gouvernent, est vraiment curieux.

A propos d'alliances, ils ressemblent à cet enfant auquel on demandait: «Combien de tartines de confiture veux-tu?» et qui répondait: «En veux trop!»

Après 1871, après nos défaites, ambitieuse comme toutes les jeunes nations, l'Italie s'est montrée «vraiment utilitaire»; elle s'est éloignée de nous d'autant qu'elle avait plus, de longtemps, de services à attendre, d'aide à recevoir, elle s'est détournée de la France à qui devenait applicable à son tour le cruel précepte: Malheur aux vaincus!

Et elle s'est offerte à l'Allemagne, de laquelle elle n'avait jamais reçu aucun secours, à l'Autriche, son ennemie envahissante dont elle ne s'était délivrée que par nous.

L'ambition, l'orgueil, le calcul ont leurs épreuves comme les fidélités, les dévouements généreux ont leurs récompenses. L'Italie a payé cher la grande alliance luxueuse qui la plaçait tout à coup au rang des grandes puissances.

Sur l'heure, comme tout «parveneur» qui fréquente les «arrivés», il lui a fallu se mettre au point des dépenses de ses alliés.

Enrichie de la veille, elle a usé de toutes ses ressources, courant le risque, par sa hâte à les réaliser, d'en épuiser la source de certaines.

Son armée est devenue un appoint sérieux dans les forces tripliciennes; mais sa situation économique, enviable avant son traité austro-allemand, s'est amoindrie jusqu'à la gêne.

Comme tous ceux qui font des dépenses excessives, l'Italie a cru se couvrir par d'autres dépenses. Aux sacrifices pour son armée elle a ajouté des sacrifices pour sa marine.

L'exigence de tirer parti à tout prix, sous la menace d'embarras budgétaires toujours plus graves, des sacrifices faits, a poussé les hommes à qui l'Italie s'abandonnait à désirer la gloire immédiate en Europe ou aux colonies. M. Crispien eût provoqué la guerre en Europe dix fois, s'il l'avait pu.

Mais, au cours du temps, la France s'était relevée; mais l'entente franco-russe s'ébauchait et calmait déjà les velléités conquérantes de l'Allemagne et de l'Autriche.

Alors, l'Italie, courtisée par l'Angleterre, se jeta à corps perdu dans ses bras essayant pour elle les platres en Afrique et poussant toujours plus dangereusement et plus loin la tragique aventure de l'Erythrée sans s'apercevoir qu'elle s'épuisait en hommes et en argent pour les seuls avantages d'Albion, la plus cruelle, la plus néfaste, la plus implacable des alliées.

L'alliance anglaise et l'alliance triplicienne avaient de telles contradictions que l'épuisement de l'Italie, se faisant au profit de l'Angleterre, que, les défaites érythréennes entamant le prestige des armes de leur alliée, l'Allemagne et l'Autriche s'écartèrent visiblement de l'Italie et ne consentirent à aucune des modifications du traité triplicien qui devenait de plus en plus écrasant après les désastres d'Afrique.

Lorsque M. di Rudini, acculé à la Chambre par les questions angoissées de ses collègues, a laissé entendre que le traité triplicien pouvait subir des modifications, l'écho de ses paroles a soulevé en Allemagne et en Autriche des protestations indignées. Les chers alliés, irrités contre l'Italie qui a voulu étreindre toutes les alliances et qui n'a réussi qu'à être étranglée et non embrassée par aucune, les chers alliés, dis-je, ont fait pousser à toute leur presse des cris d'indignation dont les susceptibilités nationales italiennes ont eu singulièrement à souffrir.

M. di Rudini même a été obligé de faire à Montecitorio amende honorable.

L'Angleterre, dans ses publications diplomatiques, n'a guère été plus flatteuse pour l'Italie, car Albion n'entend pas que les forts.

Cette campagne de l'Erythrée va avoir pour épilogue la vente de Kassala et de ses approvisionnements à l'Angleterre. Un Italien lui-même, le professeur Castellani, écrit dans la «Nuova Antologia»: La convention réglant les frontières, passée avec l'Italie, «oblige» celle-ci à restituer Kassala à l'Angleterre. Restituer! L'Italie a donc bien fait, pour le compte de l'Angleterre, ses tristes expéditions d'Afrique?

Le plus difficile n'est pas de conclure une alliance, c'est de déterminer les avantages égaux qui doivent en résulter pour chaque associé. Et pour cela il faut une habileté prévoyante qui provoque le respect des droits réciproques des alliés.

M. Visconti-Venosta qui rentre aux affaires étrangères après dix-huit années et qui a eu le loisir de marquer dans sa retraite toutes les fautes commises, lui qui voulait l'Italie jamais isolée, mais toujours libre, va-t-il résister au pouvoir pour démontrer à ses compatriotes, que si, à l'occasion un peuple a besoin d'alliance: Pas trop n'en faut!

BOIS DE QUEBRACHO

Les tanneurs allemands font usage de quebracho et d'autres matières tannantes telles que dividi, myrobolans, mimosa, algarobilla, etc., qu'ils emploient largement au lieu d'écorces de chêne.

L'industrie des cuirs, dit le «Leather Trades Circular», auquel nous empruntons cet article, a fait des progrès importants en Allemagne, et le quebracho y a provoqué une véritable révolution dans la fabrication des cuirs à empeignes.

Le quebracho est importé en Europe le plus souvent en blocs; d'abord il fut importé presque exclusivement de la province de Santiago en Chili; mais les forêts de ce pays sont épuisées.

Depuis quelque temps le quebracho nous vient aussi des immenses forêts de la République Argentine.

On distingue deux sortes de quebracho: le blanc et le rouge.

Le quebracho rouge tire plus de substance tannante que le quebracho blanc; le titre moyen de substances tannantes est de 18 à 20 pour cent.

En considérant que le quebracho tannant extraordinairement vite, on trouvera que cette matière tannante, vu aussi son titre élevé de tannin, est moins chère que l'écorce de chêne et presque aussi bon marché que l'hémlock.

Le titre élevé de substance tannante et la quantité minime de substances dites «non tannantes» qu'on y trouve sont à peu près les équivalents de ceux trouvés dans le gambier.

Ces substances non tannantes jouent au tannage un grand rôle; elles remplissent le cuir et sont très importantes pour la formation de l'aigre, bien qu'elles ne tannent pas directement.

Le quebracho, nous le répétons, ne contient que des quantités relativement très minimes de substances non tannantes; c'est pourquoi on fera bien de ne l'employer que mêlé à d'autres matières tannantes, en particulier à des tannants contenant beaucoup de matières non tannantes.

On peut qualifier d'inépuisables les stocks forestiers de quebracho.

Les pampas de la République Argentine, les prairies les plus vastes du monde, confinent à ces forêts immenses bien connues sous le nom de chacos, or, dans ces forêts on trouve tous les arbres tropicaux et notamment de grandes quantités de quebracho rouge ou blanc.

Le quebracho rouge, ainsi que tous les arbres de ces régions, n'atteint pas une grande hauteur; mais son tronc est bien développé.

La couleur du bois est rougeâtre, le bois lui-même est très dur et très lourd, et aujourd'hui, à cause de son titre élevé de substance tannante, très apprécié.

Autrefois on ne récoltait le bois de quebracho que dans les forêts limitrophes de la rivière de Paraná; mais aujourd'hui on peut le transporter aussi par chemin de fer, et l'on a construit d'immenses scieries qui expédient le quebracho sur tous les pays du monde.

Le stock de ces régions est inépuisable; la consommation actuelle ne se monte qu'à un million de tonnes.

Il y a dix ans, l'exportation de bois de quebracho s'élevait dans la République

Argentine à 15,000 livres sterling; et en 1894 on y exportait déjà des quantités d'une valeur totale de 300,000 livres sterling.

Tout récemment on a construit une scierie à chacune des dix stations de chemin de fer entre Rosario et Beurrequise.

Le gouvernement permet l'abatage des quebrachos dans ses territoires; mais il ne donne à personne plus de 15 liagues (liagues) pour le déboisement.

Une liague de forêt à proximité du chemin de fer coûte 2,000 livres sterling.

Au port, on perçoit un droit ad valorem de 3 à 7 pour cent.

Ces inépuisables stocks et les frais minimes de production font du quebracho une des matières tannantes les moins chères.

Un ouvrier exercé peut en quelques heures réunir une tonne de bois de quebracho; tandis que, pour une tonne d'écorces de chêne, il faut un laps de temps bien plus long.

Le rapage du bois de quebracho présente, il est vrai, des difficultés bien plus grandes que le moulage de chêne et d'hémlock; mais, comme les premiers frais sont très minimes, cela est sans importance.

Les frais de transport de la République Argentine en Europe sont faibles de sorte que bien des maisons embarquent le bois pour l'Europe à l'état brut et ne le font préparer qu'ici pour l'extraction.

Le quebracho rouge tire des quantités assez importantes de substances colorantes, dont la solution à l'eau froide est assez difficile, facile cependant à l'eau chaude.

C'est pourquoi les extraits de quebracho sont sujets à donner au cuir une couleur rouge si les substances colorantes n'ont pas été éliminées.

Aux tanneurs, tannant à l'extract de quebracho, on recommande de l'additionner d'alun et de sel de cuisine, attendu que par cette addition on obtient une belle couleur jaune que l'extract sans addition ne produit pas.

Aux environs de Hambourg il y a de très grandes fabriques d'extract de quebracho où l'on rape aussi le bois de quebracho et produit les coupes dites «de tan» et «annulaires» (hirs-chuit).

POUR MON CARNET

— Il est admirable que tant d'hommes, qui n'ont rien à faire du matin au soir, sauf d'être bien élevés, le soient si mal. La compensation vient des femmes, qui le sont plus mal quand elles s'y mettent. Elles prétendent à tous les records, même à celui des pires façons comme des pires mœurs.

— Ce que je hais davantage chez certaines femmes du monde, c'est leur polissonnerie d'écoliers. Il n'y a que les supérieures d'entre elles qui ne reculent point devant l'obscénité grandiose, héroïque, et qui osent être bravement folles dans l'intimité de l'adultère. Les autres ne révent que d'estampes galantes et de douteuses berquinades. Elles sont si rassasiées des baisers et du solide, mais leur curiosité a toujours quinze ans.

— Par le temps qui court, en fait de politesse, ce n'est pas le fin du fin que nous ignorons: c'est l'orthographe. Il

se comprend que l'enseignement spécial du bel-air soit aboli, puisque l'aristocratie, spécialiste en ces matières, est supprimée; mais on souhaiterait du moins un bon petit enseignement primaire pour les nouvelles couches.

— Qu'avons-nous à rire des naïfs préceptes que nous lisons en ces anciens codes de la civilité puérile et honnête? Ne faisons-nous point, à tout propos, d'aussi solides bêtises que de mettre l'index dans son nez? Il est vrai qu'au grand siècle, dans les dîners d'apparat, on jetait sous la table les morceaux qu'on avait de trop, et que cette mode est, désuète; mais il y avait la manière de les jeter. On faisait aussi retourner la salade par les plus jolies mains, à cause qu'il fallait la retourner avec les doigts. A qui oserait on seulement confier le couvert aujourd'hui crainte de gestes canailles? On ne peut plus décentement fatiguer la salade qu'à l'office.

Ovide.

OPINIONS DE MICHELET

La question de la procréation insuffisante en France existait longtemps avant l'alarme provoquée par le dernier recensement Michelet la traitait comme il suit:

Le premier devoir du citoyen envers la Patrie, c'est de la bien servir; le second, de lui donner beaucoup d'enfants. Lorsque la puissance de génération ne sert qu'à plaisir, et par conséquent reste stérile, la dégénérescence de la nation qui pratique ce procédé malthusien doit être fatalement rapide. Qu'en résulte-t-il? Qu'elle devient la proie des ennemis qui la guettent et qui ont multiplié leurs forces, pendant qu'elle affaiblissait la sienne.

On ne fait plus assez d'enfants en France. La raison? C'est que les enfants nuiraient à la finesse de la taille, ou compromettent le bien-être auquel on tient.

Soit, mais gare à vous, madame, quand viendra l'heure de la lassitude.

Il ne faut pas «aimer» dans l'énervement qui suit un grand effort, ou encore, après des excès de table. Ceux-ci enténébrent le cerveau et l'enfant, ainsi conçu, en porte la marque indélébile.

Il faut aimer et créer en pleine lumière cérébrale et dans toute sa puissance virile. C'est le devoir envers celui qui n'a pas demandé à naître, de n'en pas faire un être faible, éphémère, mais un être fort et de durée.

La faiblesse des enfants est le plus souvent la faute des pères.

Ovide.

LA CHAUFFERETTE

Voici un sujet de saison, s'il en fut. Quand il fait froid et humide, et qu'on n'a pas un bon feu de cheminée, comme c'est le cas dans la plupart des maisons d'ici, doit-on faire usage de la chaufferette? Il convient de répondre oui et non, comme si l'on arrivait de

Normandie. En thèse générale, la chaufferette est à condamner; on s'y habitue et, quand on ne l'a plus, on souffre du froid aux pieds. Il en est ici comme pour les chaussures fourrées. Revenez ensuite aux chaussures ordinaires et vous aurez froid longtemps. Le régime de l'endurcissement est toujours préférable.

Que de personnes ayant eu les pieds mouillés et froids se hâtent de les plonger au retour dans de l'eau chaude! Quelle pratique! C'est le contraire qu'il faudrait faire. Plongez-les une demi-minute dans l'eau glacée et, cinq minutes après, les pieds seront brûlants. Quand on les met dans l'eau chaude, on a de nouveau froid quelques instants après. Et, en effet, le sang a été attiré d'abord aux pieds par la chaleur; mais il les quitte aussi vite qu'il est venu. Au contraire, si vous les placez dans l'eau froide, le sang est refoulé dans les cavités profondes et s'y échauffe; puis, après l'ablution, il redescend aux pieds avec force et, généralement, y maintient longtemps la chaleur. Bain de pied glacial, et non point chaud, pour combattre le froid des pieds.

La chaufferette agit comme l'eau chaude. Si on la quitte, le sang reflue à l'intérieur et le froid revient.

Il existe cependant certains états maladifs chez les sujets atteints et chez les vieillards où la chaufferette devient utile. Il faut bien se réchauffer, coûte que coûte. Cette fois, on doit la tolérer.

Mais, alors, choisissez bien votre chaufferette. La vieille chaufferette en charbon de bois est commode, mais dégage de l'oxyde de carbone, gaz dangereux.

En somme, la meilleure chaufferette est la chaufferette à eau chaude, autrement dit la bouillotte.

A une vieille coquette

Vieille, coquette et riche, ô Laufella, tu es entourée de galants qui te complimentent. Hier, l'un d'entre eux, en voyant flotter une méduse, toute ronde et couleur d'albâtre pâle, osa s'écrier: «On dirait un sein de Laufella!»

Avec un haveneau, j'ai pêché la méduse. Dans mes deux mains, je l'ai tenue. Entre mes doigts, filtrait la molle gélatine. A mon tour, je me suis écrié: «On dirait un sein de Laufella!»

SUR UNE STATUE

Si j'étais dressée sur un socle, on y pourrait graver une belle inscription, où le poète n'aurait pas trop des mots les plus rares pour rendre un juste hommage. Car je suis la plus belle statue polychrome qu'on ait jamais faite. Qu'est-ce que le bronze de Corinthe, auprès du bronze de mon corps, dans l'alliage duquel entrent non seulement des métaux précieux, mais du rubis liquide et jusqu'à des rayons de soleil?

Quels vers pourraient dire mes cheveux en or filé, mes oreilles ciselées dans la nacre d'un coquillage, mes dents de perle pure, mes yeux d'émail

fier à personne. Et les pas des deux hommes sonnaient sur le pavé sec, dans la large rue, déserte et claire, tandis que la lune découpait nettement les ombres noires.

Brusquement, Prada se tut. Il était à bout de bravoure bavard, envahi tout entier et comme paralysé par l'effrayante lutte qui se livrait en lui. A deux reprises déjà, il avait touché, dans la poche de son habit, le billet écrit au crayon, dont il se répétait les quatre lignes: «Une légende assure que le lignier de Judas repousse à Frascati, mortel pour quiconque veut un jour être pape. N'en mangez pas les figures empoisonnées, ne les donnez ni à vos gens, ni à vos poules.» Le billet était bien là, il le sentait, et, s'il avait voulu accompagner Pierre, c'était pour le jeter dans la boîte du palais Bocanera.

Il continuait à marcher d'un pas vif, le billet serait dans la boîte avant dix minutes, aucune puissance au monde ne pouvait l'empêcher de l'y jeter, puisque sa volonté était arrêtée formellement. Jamais il ne commettrait le crime de laisser empoisonner le monde.

Mais il souffrait une torture si abominable! Cette Benedetto et ce Dario venaient de soulever en lui un tel orage de haine jalouse! Il en oubliait Lisbeth, qu'il aimait, et cet enfant, ce petit être de sa chair, dont il était si orgueilleux.

(A suivre).

129 EMILE ZOLA

ROME

Dans le grand calme, dans l'air lourd et chaud du petit salon, dont les glaces reflétaient les bougies sans nombre, un éclat plus sonore de l'orchestre entra, déroula un long berceement de valses, puis mourut.

— Mon cher fils, la colère est toujours mauvaise... Vous rappelez-vous que, dès votre arrivée, je vous ai promis, lorsque vous auriez vainement tâché d'être reçu par le Saint-Père, de faire à mon tour une tentative?

— Écoutez-moi, ne vous excitez pas... Sa Sainteté, hélas! n'est pas toujours aussi accessible. Elle a autour d'elle des personnes dont le dévouement manque parfois de l'intelligence désirable. Je vous l'ai déjà dit, je vous ai mis en garde contre les démarches inconsidérées... C'est pourquoi j'ai tenu, il y a trois semaines déjà, à remettre moi-même votre livre à Sa Sainteté, pour qu'elle daignât y jeter les yeux. Je me doutais bien qu'on l'avait empêché d'arriver jusqu'à elle... Et voilà ce que j'étais chargé de vous dire: Sa Sainteté, qui a eu l'extrême bonté de lire votre livre, désire formellement vous voir.

Un cri de joie et de remerciement s'éleva dans la gorge de Pierre.

— Ah! monseigneur! ah! monseigneur!

Mais Nani le fit taire vivement, regarda autour d'eux, d'un air d'inquiétude extrême, comme s'il eût redouté qu'on pût les entendre.

— Chut! chut! c'est un secret, Sa Sainteté désire vous recevoir tout à fait en particulier, sans mettre personne dans la confidence... Écoutez bien. Il est deux heures du matin, n'est-ce pas? Aujourd'hui même, à neuf heures précises du soir, vous vous présenterez au Vatican, en demandant à toutes les portes monsieur Squadra. Partout, on vous laissera passer. En haut, monsieur Squadra vous attendra et vous introduira... Et pas un mot, que pas une âme ne se doute de ces choses!

Le bonheur, la reconnaissance de Pierre débordèrent enfin. Il avait saisi les deux mains douces et grasses du prélat.

— Ah! monseigneur, comment vous exprimer toute ma gratitude! Si vous saviez, la nuit et la révolte étaient dans mon âme, depuis que je me sentais le jouet de ces Eminences puissantes qui se moquaient de moi... Mais vous me sauvez, je suis de nouveau sûr de vaincre, puisque je vais pouvoir enfin jeter aux pieds de Sa Sainteté, le Père de toute vérité et de toute justice. Il ne peut que m'absoudre, moi ce. L'âme, qui l'admire, qui suis convaincu de n'avoir lutté jamais que

pour sa politique et ses idées les plus chères... Non, non! c'est impossible, il ne signera pas, il ne condamnera pas mon livre!

Nani, qui avait déposé ses mains, tâchait de le calmer, d'un geste paternel, tout en gardant son petit sourire de mépris, pour une telle dépense inutile d'enthousiasme. Il y parvint, il le supplia de s'éloigner. L'orchestre avait repris, au loin. Puis, lorsque le prélat le quitta, en le remerciant encore, il lui dit simplement:

— Mon cher fils, souvenez-vous que, seule, l'obéissance est grande.

Pierre, qui n'avait plus que l'idée de partir, retrouva presque tout de suite Prada, dans la salle des armures. Leurs Majestés venaient de quitter le bal, en grande cérémonie, accompagnés par les Buongiovanni et les Sacco. La reine avait maternellement embrassé Celia, pendant que le roi serrait la main d'Attilio, honneur d'une bonhomie charmante dont les deux familles rayonnaient. Mais beaucoup d'invités suivaient l'exemple des souverains, s'en allaient déjà par petits groupes. Et le comte, qui paraissait singulièrement égaré, plus à l'aise et plus amer encore, était impatient de partir, lui aussi.

— Enfin, c'est vous, je vous attendais. Eh bien! filons vite, voulez-vous?... Votre compatriote, M. Narcisse Ilabert, m'a prié de vous dire que vous ne le cherchiez pas. Il est descendu, pour accompagner mon amie Lisbeth jusqu'à sa voiture...

Moi, décidément, j'ai besoin d'air. Je veux faire un tour à pied, je vais aller avec vous jusqu'à la rue Giulia.

Puis, comme tous deux reprenaient leurs vêtements au vestiaire, il ne put s'empêcher de ricaner, en ajoutant de sa voix brutale:

— Je viens de les voir partir tous les quatre ensemble, vos bons amis; et vous faites bien d'aimer rentrer à pied, car il n'y avait pas de place pour vous dans la carrosse... Cette donna Serafina, quelle belle effronterie, à son âge, de s'être triomphée ici, avec son Morano, pour triompher du retour de l'infidèle!... Et les deux autres, les deux jeunes, ah! j'avoue qu'il m'est difficile de parler d'eux tranquillement, car ils ont commis cette nuit, en se montrant de la sorte, une abomination d'une impudence et d'une cruauté rares!

Ses mains tremblaient, il murmura encore:

— Bon voyage, bon voyage au jeune homme, puisqu'il part pour Naples!... Oui, j'ai entendu dire à Celia qu'il partait ce soir, à six heures, pour Naples. Eh bien! que mes vœux l'accompagnent, bon voyage!

Dehors, les deux hommes eurent une sensation délicieuse, au sortir de la chaleur étouffante des salles, en entrant dans l'admirable nuit, limpide et froide.

C'était une nuit de pleine lune superbe, une de ces nuits de Rome, où la ville dort sous le ciel immense, dans une clarté élyséenne, comme bercée

